

AMARILLO. On ne peut pas dire qu'Amarillo soit vraiment sans domicile fixe, puisqu'il dort, vit et habite, en quelque sorte, depuis des années dans la même rue. Au milieu des poubelles, il fait partie des meubles. Il fait part intégrante du décor. On vient même des autres quartiers, le dimanche, poser son chevalet au milieu de la route pour prendre dans son cadre l'ensemble des habitations, les arbres, les objets et les voitures garées, tout autour de lui. Il est la part de célébrité de cette rue. Un jour, il lui donnera sans doute son nom. *Via Amarillo*, ça ferait.

Il est évident qu'à force de vivre chez les autres on finit par se sentir à l'étroit partout. Alors on se répand, on s'étale. Au début on laisse traîner quelques

manquera plus que l'électricité. On voit alors fleurir, de part les rues, sur les trottoirs, des chambres à coucher, des salles de bains émaillées, des cuisines intégrées, de vrais appartements en plein air qu'on viendra peut-être habiter, et qui déjà, sans même y pénétrer, font plaisir à voir. On ne quitte plus son intérieur, même à l'extérieur, entre sa propre résidence et le marché couvert, la librairie et le café. La ville devient une grande maison où chacun se sent chez soi. Il n'y a plus de clochards, ici. Depuis longtemps, il n'y a plus que des passants, d'une pièce à une autre. Et chaque coin de rue ou le dessous d'un pont est un domicile sans adresse où tout le monde vit un peu.

AMARILLO POSE SES PROBLÈMES. affaires sur un coin de table que quelqu'un viendra ranger, mais très vite ça s'aggrave, ça s'amplifie, ça prend des proportions. On retrouve des chaussettes partout, des pantalons sous des trucs paumés, des cendriers dans tous les coins. On donne à voir trop d'intimité gratuite. On accumule. On perd son sang froid. On se prend pour le roi. Alors la police vient, parce que ça fait désordre. Elle fait barrage, défonce les barricades. Et il y a des balles qui volent et se perdent, à tort et à travers, des pluies de pavés, des chars d'assaut, des lances à incendie et tout le tremblement. Mais fort heureusement, avec Amarillo, on n'est jamais obligé d'en arriver là, parce qu'il connaît bien les limites ce garçon.

AMARILLO SE CHERCHE UNE AMIE. Il a tiré tous les tiroirs, ouvert tous les placards, cherché sous les sommiers à lattes, dans les piles de casseroles, mais il n'a pas trouvé l'âme sœur. Il se disait qu'elle ne devait pas être bien loin puisque lui-même n'avait jamais quitté sa rue. Ce n'est que quand on lui a déposé contre un arbre une bicyclette à la peinture écaillée et aux pneus à plats, qui n'avait plus aucune utilité et dont vraiment plus personne ne voulait, qu'elle lui est arrivée, comme ça, du coin. Elle était belle. Elle disait qu'elle avait toujours voulu faire du vélo, tranquillement, avec des copains, que ça fait des belles fesses, mais que personne n'avait jamais voulu l'em- mener. Il l'a prise sur le guidon, parce que le siège n'était pas sûr, et ils ont fait du vélo en



Imprimé par

Ne pas jeter sur la voie publique, SVP.



TEXTE : James Benoit
Amarillo est extrait de
"Les monstres vont passer"
à lire et à écouter (.mp3) sur
monstresvontpasser.free.fr

Collection : Les petits papiers
Edition : schmul.net
Illustration de couverture :
Photo : cc Catherine-Alice Palagret, sur Flickr
(cc) 2005 le site et James Benoit
pour la présente édition

tandem toute la journée.

AMARILLO DÉMÉNAGE. Sous le ciel rose du soir qui s'avance, Amarillo se prépare à partir. Il en a assez d'être pris pour un lieu touristique, un de ces trucs à photographeur en posant à côté, et puis, et puis, il a trouvé l'amour. Alors il s'en va s'installer dans un petit meublé, son maigre bagage roulé dans un mouchoir de poche. On ne le verra plus dormir dans les vieux canapés, ranger ses fripes usées dans une armoire brisée, manger sur une table au formica gondolé. On ne vivra plus chez lui. On ne vivra plus chez soi.